

L'Eglise en Angleterre.

Il est vrai que l'agitation se calme en Angleterre ; mais on ne saurait en remercier les champions de l'anglicanisme. Le membres de l'épiscopat et du clergé anglicans ont, par leurs actes, leurs écrits, leurs paroles, fait tout ce qui était en leur pouvoir pour surexciter les passions de l'ignorance et entretenir le mouvement. Si le calme se rétablit, on le doit sur tout à l'esprit chrétien avec lequel les catholiques ont supporté les injures faites à leur foi, à leurs pasteurs, au chef suprême de l'Eglise.

Ils ont suivi en cela les sages avis de leurs Evêques. Tandis que les prélats anglicans attisaient le feu des dissensions, les pasteurs catholiques publiaient des lettres pastorales empreintes des sentiments avec lesquels les Apôtres convertirent le monde à la foi de Jésus-Christ. Ce contraste est à lui seul tout un enseignement, et nous savons qu'il n'a pas été perdu pour les protestants qui observent, qui comparent et qui réfléchissent. Nous désirons mettre sous les yeux de nos lecteurs quelques-unes des belles pages par lesquelles les nouveaux Evêques ont inauguré la prise de possession de leurs sièges. La sagesse et l'éloquence de l'Episcopat catholique est rehaussée par le caractère même des passions qu'ils s'efforcent de calmer par la charité. Ce sera un des plus belles pages de l'histoire religieuse de l'Angleterre que celle où l'on racontera comment les Evêques et le clergé catholique ont répondu aux insultes et aux provocations de leurs adversaires.

Nous avons particulièrement remarqué les lettres de NN. SS. les Evêques de Newport, de Beverley, de Hexham, de Northampton, de Birmingham. La lettre pastorale de ce dernier mérite une attention particulière, parce qu'elle a soulevé plus de colères. Le *Times* a passé trois jours consécutifs à en faire ressortir l'insolence ! Mgr. Ullathorne avait, dès le début de la polémique, adressé aux journaux des lettres remarquables, par lesquelles il expliquait, avec autant de netteté que de vérité et de justice, la valeur des mesures prises par le Saint-Siège et les raisons impérieuses qui l'avaient déterminé. Ces premières explications ont été développées et complétées dans l'*Appel* du cardinal Wiseman ; mais les luttres de la controverse apaisées, Mgr. l'Evêque de Birmingham s'adresse à son troupeau pour le rassurer contre le menaces des ennemis de l'Eglise.

Au moment où quelques feuilles anglaises assurent que, d'après un bill préparé par le ministère, il serait interdit aux nouveaux Evêques de prendre leurs titres, il n'est pas sans intérêt de faire connaître les sentiments chrétiens par lesquels les pasteurs de l'Eglise répondent à ces provocations. Comme le dit si éloquemment Mgr. Ullathorne, de même qu'Henri II n'a eu contre saint Thomas de Cantorbéry d'autre puissance que celle d'ajouter à sa mitre la couronne du martyr, ainsi aucun acte du Gouvernement ne saurait rendre les Evêques catholiques autres que ce qu'ils sont. Aucune puissance terrestre ne peut leur enlever l'autorité qu'ils tiennent de Dieu et du Vicaire de Jésus-Christ sur la terre.

Mgr. Ullathorne dit aussi que l'Eglise n'a plus rien à craindre des persécutions. Au seizième siècle, ses richesses étaient des primes d'encouragement offertes à l'apostasie, et l'appât de ses propriétés a fait le triomphe de ses ennemis ; mais aujourd'hui, l'Eglise n'a rien à perdre, et les persécutions ne peuvent tourner que contre ses adversaires.

Nous laissons la parole à Mgr. Ullathorne, en publiant en entier la lettre pastorale qu'il a

adressée au clergé et aux fidèles des diocèses de Birmingham et de Nottingham :

« Nous, Guillaume Bernard, par la grâce de Dieu et par la faveur du Saint-Siège apostolique, évêque de Birmingham et administrateur du diocèse de Nottingham, à notre bien-aimé clergé séculier et régulier, et aux fidèles du diocèse, salut et bénédiction dans le Seigneur.

« Mes Frères bien-aimés : Vous serez heureux quand les hommes vous insultent et qu'ils vous persécuteront, et qu'ils diront foussement toute sorte de mal de vous à cause de moi. Réjouissez vous alors, car une grande récompense vous est réservée dans les cieux.

« Dieu notre Sauveur, qui ne peut tromper ni se tromper, nous a donné cette promesse sacrée, cette consolation céleste. Il a adressé cette parole à ses enfants de tous les temps ; il nous les adresse à nous-mêmes, et il ne peut manquer à ses promesses, il les dépassera plutôt. C'est pour cela que nous élevons les yeux vers Celui qui est à la droite de son père et nous en recevons des consolations abondantes. Il a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde.* Or, il est avec nous sur les eaux agitées. La colère de l'incrédulité est déchaînée contre nous ; mais l'Ange du Seigneur, qui ferma les gueules des lions afin qu'elles ne pussent mordre, est à nos côtés.

« Qu'avons-nous vu ? Nous avons vu le vicaire de Dieu, le premier pasteur de la chrétienté et les prélats de notre Eglise tournés en ridicule, leurs noms et leur saint ministère livrés à l'insulte, à la dérision sous toutes les formes ; nous avons vu, dans les rues mêmes de notre capitale, en présence des gardiens de la tranquillité et de la décence publiques, nos vérités, nos mystères les plus sacrés, les plus adorés, les plus salutaires, outragés par les actes et par les paroles d'une multitude ignorante ; et pas un de ceux à qui Dieu a donné la puissance sur la terre n'a étendu la main pour protéger, contre de pareilles profanations, la religion de la plus nombreuse communion chrétienne qui soit dans les Etats de Sa Majesté. Les nations catholiques d'Europe se sont senties blessées, elles aussi, dans leurs affections les plus chères et les plus intimes, et on a offensé non-seulement les nations, mais encore leur premier pasteur ; non-seulement leur premier pasteur, mais leur Dieu même.

« Pour nous, mes frères bien-aimés, mettons-nous bien dans l'esprit que c'est ainsi qu'ils traitèrent notre divin Maître dans les rues de Jérusalem, car il nous dit : *Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a hait avant vous ; si vous êtes du monde, le monde aimera les siens ; mais parce que vous n'êtes pas du monde, le monde vous hait.* Rappelez-vous la parole que je vous ai dite : *le serviteur n'est pas plus grand que le maître.* Si l'on m'a persécuté, il vous persécutera aussi. Nous voilà instruits, préparés ; nous voyons la vérité de Notre-Seigneur dans ces choses mêmes ; elles fortifient notre confiance, et celui qui est notre consolation et notre force a dit aussi : *Ne craignez pas, je suis toujours avec vous.*

« Qu'avons-nous entendu ? Nous avons entendu le premier ministre de la couronne répondre autant de mépris qu'un faible mortel puisse en répandre sur ce que nous savons être les dons les plus saints et les plus sanctifiants de notre cher Sauveur. Nous avons entendu des hommes du rang le plus élevé chercher à enflammer l'esprit des masses et à exciter une persécution morale et même légale contre nous. Nous avons vu des membres du clergé de Sa Majesté, de ceux qui se rangent sous la direction spirituelle de notre souveraine, des

hommes qui se donnent pour les ministres de la vérité, de la justice, de la paix et de la charité, encouragés par ce haut exemple, rivaliser de zèle pour semer la calomnie, l'insulte et toutes sortes de mensonges contre les vérités que nous professons et contre les mystères qui nous consolent, contre les actes spirituels de notre premier pasteur et contre nous-mêmes. Ceux qui, par leur position, sont tenus de faire respecter la liberté et la paix de tous les habitants du pays savent fort bien que, en tant que corps, nous sommes patients, endurants et prompts à pardonner ; ils savent que leur conduite ne pourra nous jeter dans le parti des mécontents, ni affaiblir notre allégeance à notre souveraine ; ils savent que notre fidélité et notre soumission à la couronne et à l'Etat sont une obligation de notre conscience, et que notre dévouement à notre chef spirituel est la garantie de celui que nous avons pour notre chef temporel ; ils savent que notre exactitude à rendre à Dieu ce qui est à Dieu donne la mesure de notre empressement à rendre à César ce qui est à César. Tout cela, ils le savent, et ils s'en prévalent contre nous ! Quelle est la communion religieuse qu'ils auraient osé traiter comme ils ont traité la nôtre, si toutefois il y en a une dans les Etats de Sa Majesté qui compte autant d'adhérents ? Ils n'auraient osé agir ainsi envers aucune, car ils auraient craint d'exciter des passions et des colères que notre sainte religion nous ordonne d'étonner.

« Et quelle est, mes chers bien-aimés, la cause de ces attaques à nos libertés chrétiennes et nationales ? C'est que les Evêques, qui ont si longtemps gouverné, ont échangé leurs titres étrangers contre des titres anglais. C'est que notre Eglise, en Angleterre, n'est plus placée sous un régime exceptionnel, mais sous la règle ordinaire de sa constitution divine. C'est que, dorénavant, nos affaires spirituelles ne seront plus dirigées de cette façon extraordinaire dont l'Eglise est gouvernée dans les pays païens ou dans les contrées où les chrétiens sont le plus persécutés. En un mot, c'est que nous avons jugé que nous n'étions plus sous le coup d'une persécution.

« C'est en vain qu'on objecte que c'est l'acte d'un souverain étranger : car le Pape n'a point agi en souverain, mais en Evêque, et comme Evêque des évêques, comme Chef suprême de l'Eglise.

« Notre Parlement lui-même fit cette distinction il y a trois ans. Il adopta un acte autorisant le gouvernement anglais à entrer en relations diplomatiques avec Sa Sainteté, et sa qualité de souverain de Rome, mais non de Pape. Comment cela aurait-il pu avoir lieu, s'il n'y avait une différence visible, claire et reconnue entre Pie IX pape et Pie IX souverain de Rome ? Et si l'on objecte que Sa Sainteté a pris cette mesure sans consulter l'Etat, nous répondrons qu'il ne pouvait en être autrement, puisque, par un acte de la législation, ou a refusé à l'Etat d'entrer en rapport avec lui en la qualité d'un nom de laquelle il traite les affaires ecclésiastiques ; mais même ce subterfuge et sans fondement : car nous avons la preuve certaine que le Saint-Père s'est conduit envers notre gouvernement avec toute la délicatesse et tous les ménagements que comportent les circonstances. Bien plus, il était connu que cette hiérarchie, ne violait en aucune façon la loi dès que nous ne prenions pas les titres des évêques protestants et que le chef actuel du Ministère avait, en deux circonstances différentes, pris la parole dans le Parlement pour qu'on revoquât les clauses prohibitives et qu'on nous permit de porter les titres en question, si bon nous sem-

blait. Nous vîmes alors le ministère existant prescrire qu'on donnerait leurs titres d'honneur aux nouvelles hiérarchies catholiques des colonies et aux prélats d'Irlande ; comment pouvions-nous penser que nous ne possédions pas en Angleterre ces libertés qu'on nous reconnaissait en Irlande et dans la colonie ? Le Pape avait vu un évêque protestant anglais exerçant son ministère non-seulement dans la catholique île de Malte, mais dans la ville de Rome elle-même, Sa Sainteté pouvait-elle supposer que l'on nous accorderait moins de liberté en Angleterre, où plus d'un million de sujets de Sa Majesté réclamaient notre ministère ?

« Et ici, mes frères bien-aimés, nous ne pouvons faire autrement que d'être frappés de la ressemblance qui existe entre la conduite qu'on tient à notre égard et celle d'un ancien gouvernement dans lequel se trouvaient certains hommes revêtus d'un caractère temporel et spirituel qui se concertèrent contre notre bienheureux Rédempteur. Ils prétendaient qu'il était roi et qu'il se mêlait des affaires de l'Etat, et ce fut en vain que Notre Seigneur répondit que son royaume n'était pas de ce monde. Ils soutinrent qu'il avait confondu son pouvoir spirituel avec son pouvoir temporel, et sur cette accusation, ils le crucifièrent. Il envoya ses disciples deux à deux dans tous les pays. Il enseigna les multitudes, et ces hommes dirent : *Si nous le laissons faire, les Romains viendront et ravageront notre ville et notre nation.* C'est pourquoi ils crucifièrent le Fils de l'Homme. Ses Apôtres se partagèrent le monde ; demandèrent-ils pour cela la permission des gouvernements ? Saint Pierre fixa son siège à Rome sans demander le consentement de César. Les hommes d'Etat romains ne pouvant rendre saint Pierre différent de ce qu'il était, ils le crucifièrent comme ils avaient crucifié son Maître. Et quel était le crime de saint Pierre ? C'est qu'il était devenu Evêque de Rome sans la permission du Gouvernement.

« De même notre Henri II ne pouvait rendre saint Thomas de Cantorbéry autre qu'il n'était. Il ne pouvait défaire son Archevêque ; toute sa puissance se réduisit à ajouter à sa mitre la couronne du martyr. Et que résultait-il de toutes ces persécutions, si ce n'est la victoire de Dieu et la propagation de la foi ? Il y a dans l'histoire de la religion un autre triomphe dont la cause mérite d'être remarquée ; mais les circonstances ne sont plus les mêmes. La véritable cause des victoires de la réformation sur l'Eglise au seizième siècle, ce sont les biens temporels des prêtres ; or nous ne possédons plus rien, et c'est là ce qui fait notre force, pourvu que la grâce de Dieu s'ajoute à notre pauvreté. Semblables aux combattants heureux de Saint Pierre, nous sommes dépouillés de tout ; nos affections ne sont pas de ce monde et notre force est toute spirituelle. A moins de quelque grande cause canonique, nous-mêmes, tout indignes que nous sommes d'une place si sainte et si élevée, nous ne pouvons cesser d'être ce que Dieu et son Vicaire nous ont fait : savoir, le premier Evêque de notre siège. La persécution, quand bien même elle serait entreprise d'une manière plus directe, c'est à dire par des actes violents succédant aux paroles violentes, ne ferait que consolider et affermir, comme le prouve toute l'histoire, les bases de notre chaire et de celle de nos successeurs. La pluie peut tomber, l'inondation peut venir, les vents peuvent souffler et la battre ; mais elle ne peut tomber, parce qu'elle est bâtie sur le roc.

« Nous vous exhortons donc, frères bien-aimés, à avoir confiance en Dieu, dans les

mains de qui nous sommes, nous et nos œuvres, à persévérer fermes et unis et sans crainte dans la foi, à ne pas rendre le mal pour le mal, l'injure pour l'injure ; mais, au contraire à y répondre par des bénédictions, à supporter avec patience, comme vous avez fait jusqu'ici, tous les désagréments temporels auxquels vous êtes exposés à cause de votre foi, sachant que vous en recueillerez les fruits plus tard ; nous vous exhortons à donner des explications calmes et raisonnables à tous ceux qui vous en demandent d'un ton convenable ; à prior pour ceux qui vous persécutent ; à faire du bien à ceux qui parlent mal de vous, en vrais fils de ce Père qui est aux cieux ; à faire entrer dans votre vie journalière les principes de votre foi ; à fixer vos regards sur la récompense que Dieu a promise à ceux qui l'aiment et qui souffrent pour son amour. Puisse la grâce de Dieu être toujours avec vous !

« WILLIAM BERNARD.
Evêque de Birmingham et administrateur du diocèse de Nottingham. »

Ce langage si digne d'un évêque contraste trop avec celui qu'ont fait entendre les prélats du Gouvernement pour n'avoir pas excité la mauvaise humeur des feuilles protestantes. Le *Times* a trouvé cette lettre pastorale insolente et propre à envenimer les passions ; mais le *Times* est si charitable !

Ainsi que le dit si bien Mgr. Ullathorne, les attaques mêmes dont le corps catholique a été l'objet sont un hommage rendu à la vertu de ses membres. L'Angleterre protestante a appris par expérience qu'il est des devoirs dont le catholique ne franchit jamais les limites. Nous pensons, avec le digne Evêque de Birmingham, que lord John Russell serait moins audacieux avec les méthodistes ou tout autre secte. Les catholiques sont très endurants, parce qu'ils sont forts ; et ils peuvent se montrer patients, parce qu'ils savent que leur cause, qui est celle de la vérité, finira par triompher des mensonges et de l'hérésie.

L'Exposition et les Catholiques.

L'exposition de 1851 paraît avoir non seulement pour objet la propagande industrielle de l'Angleterre, mais il semble qu'elle doive être exploitée encore au profit de la propagande religieuse. L'évêque de Londres (ou plutôt ce qu'on entend par cette désignation) a nommé un comité chargé d'étudier la question de savoir quelles obligations impose à l'Eglise officielle cette circonstance solennelle, unique dans l'histoire religieuse du monde.

Ce comité a conclu qu'il importait d'abord de créer un fonds destiné à subvenir aux frais de mesures qu'il croyait devoir conseiller. La société pour la propagation de la connaissance du christianisme a souscrit aussitôt pour 12,500 fr., et offre au comité une collection nombreuse et variée de Bibles, livres de prières, ouvrages religieux en diverses langues, etc., etc.

Le comité conclut que la souscription devra être employée aux objets suivants :

- 1° Inviter le clergé à multiplier les services religieux dans toutes les parties de la ville où ils seront nécessaires. Les places libres et sans frais.
- 2° Fournir aux ministres titulaires le moyen de se faire assister par d'autres ministres qui prêcheront et réciteront les prières dans les diverses langues du continent, le service en anglais devant être célébré, comme à l'ordinaire et sans interruption.
- 3° Assurer deux ou trois points de réunion où les étrangers et toutes autres personnes pourront recevoir toutes les informations

FRUIT DE LA TERRE.

LE MONTAGNARD

OU LES
DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Alors, dans ce moment d'adieux suprêmes ce fut une confusion de serremens de mains, d'embrassements, de fraternelles étreintes qui devaient être pour plusieurs d'entre eux le dernier mot de la vie avant d'entrer dans la mort. Puis il se fit un silence solennel ; car le marquis de Saverney enlevait un à un, les noms inscrits sur les places innocentes ; prenant un flambeau, il approcha les papiers de la flamme qui les consuma lentement. Pendant quelques instants, son œil triste et pensif regarda les cendres de ces papiers voltiger en tourbillonnant au-dessus de sa tête, et s'attacher ensuite aux parois humides de la voûte. Allons, dit-il, en secouant la tête, comme s'il eût voulu en chasser tout un monde de pensées, que la volonté de Dieu soit faite ! Et il se dirigea vers l'échafaud de bois qui conduisait à l'issue du souterrain.

Tous le suivirent silencieusement ; et bientôt cette voûte où retentissait tout à l'heure encore les derniers accents des gentilshommes Provençaux, devint muette, obscure, comme elle l'avait été si longtemps...

Plus une lumière, plus un souffle, plus une voix... La nuit était froide et noire ; le vent soufflait par bouffées inégales ; les buissons des campagnes et les arbres des routes s'inclinaient en gémissant, le tonnerre grondait, de lourdes gouttes de pluie s'échappaient des nuages annonçés qui couraient dans le ciel. Le marquis de Saverney, appuyé sur son fils, avait à peine fait cent pas, qu'il s'arrêta, regardant s'effacer déjà dans l'obscurité de la nuit, les débris de cette vieille demeure seigneuriale dont les lambeaux gisaient au milieu de la campagne.

En prêtant une oreille attentive et en faisant silence, on eût pu entendre comme un bruit imperceptible dans différentes directions. C'étaient les pas discrets et étouffés des soldats dévoués à la noble cause proscrite de leur roi martyr, qui venaient de se réunir pour la dernière fois sur le sol natal de la Provence. Ce bruit, pour tout autre insaisissable, revêtait aux yeux du marquis de Saverney les formes palpables de la réalité ; aussi les yeux du vieillard se voilèrent d'une ombre et amère tristesse, son cœur se souleva au souvenir de suprême adieu, et levant ses regards tristés vers le ciel si noir, il murmura : Combien, hélas ! ne seront pas au rendez-vous !

Henri, le front rêveur, mais la tête droite et fière, semblait braver l'avenir.

Notre cause est sainte et belle, mon père, dit-il, d'une voix calme.

Le vieillard ne répondit pas, mais il fit signe à son fils qu'il voulait commencer sa route ; et tous deux, évitant les sentiers battus et cherchant à étouffer dans l'herbe mouillée, le bruit de leurs pas, se prièrent à marcher. Ils étaient silencieux.

Le vieux marquis, la tête inclinée, se livrait à d'amères réflexions, mais le jeune homme, fouillant avec son regard pénétrant les obscurités de la nuit, interrogeait de ses yeux attentifs les moindres inégalités du sol ; car il savait combien Antoine Oubrie eût payé cher celui qui fut venu lui dire : « Le marquis de Saverney et son fils sont entre nos mains. » La vengeance personnelle n'était singulièrement à l'enthousiasme républicain.

Tout à coup il s'arrêta. Il me semble avoir aperçu quelque chose murmurant-t-il d'une voix faible. Et dans la crainte que le bruit de sa voix ne put le trahir, il indiqua seulement du doigt l'endroit vers lequel il avait cru voir dans l'ombre s'agiter une forme indécise. En effet, quelqu'un s'avancant. Précédait-il un éclaircissement de ces troupes de patriotes qui parcouraient la campagne ? Le marquis et son fils tirèrent leurs pistolets et les amorcèrent puis, voyant cet homme se diriger sur la droite, ils appuyèrent à gauche en se courbant vers la terre, pour que la silhouette de leurs corps disparût dans la masse des terrains ; et profitant d'un pli avantageux, ils s'y accroupirent.

L'inconnu, soit qu'il les eût aperçus et qu'il voulut les rejoindre, soit qu'il voulût aussi quitter la route frayée et marcher à travers, la compagnie changea subitement de direction et vint droit sur eux. Il n'était qu'à une vingtaine de pas, que l'on ne pouvait encore, tant l'obscurité était grande, distinguer ses traits. D'ailleurs, un épais manteau lui cachait le visage. Il passa si près du marquis que le bout de ce manteau eût touché le vieux gentilhomme si le vent l'eût agité.

Le comte Henri, son pistolet dans la main, était prêt à faire feu au moindre mouvement douteux.

C'est Baptiste !... dit-il, tout à coup à demi-voix en se relevant.

Monsieur le marquis ! fit celui-ci en se retournant vivement, Dieu soit béni ! j'allais à votre rencontre.

Qu'y a-t-il de nouveau ? Quelque chose qui m'a paru louche et m'a donné à penser.

Ma fille !... interrompit le marquis.

Soyez tranquille monsieur le marquis, elle ne court aucun danger. Je venais seulement prendre vos ordres ; car si nous devons quitter cette baraque que nous habitons, il vaut mieux que ce soit la nuit ; je jour tout m'est suspect et je ne voyage pas tranquille.

Les réflexions sont plaines de sens, Baptiste, mais expliquez moi plus clairement.

Tout à l'heure j'étais dans la cuisine à me chauffer par mégarde les pieds devant un feu de fagots, et je regardais notre hôte qui me semblait avoir quelque étrange figure, parlait de perquisitions domiciliaires, de suspects, et de la sévérité des municipaux contre les recelleurs, lui qui d'habitude n'ouvre la bouche que pour boire ou pour manger. Vous comprenez que je fusais bonne confiance.

Es-tu sur que cet homme ne soit pas un traître ? interrompit Henri.

L'envie ne lui en manque pas, mais il est trop simple pour cela... Laissez-moi vous dire la fin de la conversation : « C'est tout de même drôle, citoyen, de sortir comme ça toutes les nuits et de rester enfermé le jour. »

Dame, lui dis-je, quand on fait la contrebande, on n'a pas tous ses aises, on travaille la nuit, on se repose le jour, et on compte sur de braves camarades comme toi, pour ne pas empêcher les amis de travailler. Ça avait pour le tranquilliser ; cependant tout à coup il me dit : « As-tu été faire reconnaître ta passe et celle de tes camarades au district ? »